

LA FEMME INACHEVÉE

Salut fiston,

C'est ta mère qui t'écrit. C'est bizarre : Je n'ai jamais pensé à toi pendant trente ans, et voilà que ce soir me saisit le besoin de te parler comme une colique, une urgence. Qu'es-tu devenu dans ton monde, dans les hautes sphères où tu gravites? Sais-tu seulement ce qu'a été ma vie ? J'ai besoin que tu la connaisses afin que tu n'aies aucun regret.

Je ne suis guère fréquentable. J'ai atteint l'âge où il m'est impossible de pénétrer dans un salon de coiffure sans me voir infliger par une jeunette apprêtée la proposition d'une teinture, moi qui m'enorgueillissais de ma longue et blonde chevelure. Te souviens-tu à quel point j'étais belle? Non, bien sûr!

Plus de jeans moulants pour mes fesses cellulitiques, exit les jupes à ras le bonbon harponnant les regards concupiscent des mâles en chasse et les talons hauts sculptant les chevilles. Bienvenus les amples vêtements sous lesquels les bourrelets, le gras peuvent encore mentir, les ternes couleurs pour s'effacer, ne plus capter aucun regard sous peine de revivre l'affreux constat que je suis dorénavant sur la touche, que les jeux amoureux sont réservés à d'autres. Il est terrible de vieillir lorsqu'une part de soi reste adolescente. Tu ne sais pas ce que c'est, toi ! Tu as de la chance, tout compte fait! Heureusement, une forte myopie m'empêche d'assister à ma décrépitude. Hypertension, diabète, cholestérol, varices , voilà de quoi occuper mes pensées et mon corps à longueur de temps. La crème antirides a remplacé le fond de teint; d'énormes boutons poilus profitent de la nuit pour me défigurer, le poil y pousse, dru et noir. On appelle cette horreur un poireau, paraît-il : j'en cultive un champ plein sur mon menton et n'en récolte que des désagréments.

Je porte un appareil dentaire bon-marché, tarif sécu, formé de dents parfaitement alignées à l'image de celles d'un râteau, par chance moins noires, qui se décroche dès que je m'emporte lors d'un échange. En plus d'être vieille et moche, je suis ridicule. Ce qui me sauve, c'est que je n'échange pas, ou très peu, juste le minimum vital pour ne pas crever de faim seule dans mon coin, pour me défouler sur une caissière trop lente, contre le charcutier qui m'ignore, empressé auprès d'une fausse-blonde aguichante rentrée après moi. Cela suffit à me faire perdre mon temps, mes nerfs et mes dents, sous les sourires moqueurs de la clientèle. Difficile, tu avoueras, fiston, de garder sa dignité.

Ne vas pas croire que je noircis le tableau afin de te convaincre que tu n'y avais pas ta place. Ta mère est bien cette vieille chose flasque qui traîne en savates la plupart du temps dans son petit deux-pièces en rez-de-chaussée.

Pour me consoler, j'ai deux matous obèses qui pissent dans les communs, au grand dam des voisins râleurs, lesquels osent se planter devant ma porte et me harcèlent de leurs récriminations. Tu peux imaginer à quel point les gens sont méchants!

Je touche une pension d'invalidité qui recouvre à peine le montant du loyer. Je m'habille à Emmaüs, mange aux Restos du Cœur, me soigne aux litrons de rouge

acide et m'abrutis de séries romantico-absurdes farcies de publicités suscitant des besoins inutiles. Alors, je gratte des tickets et marque de croix des numéros jamais tirés chaque semaine, rêvant de fouler le ponton des yachts blancs qui fendent les flots d'émeraude de mon petit écran.

Ouais! Certains savourent la vie, d'autres dégustent. Y a pas de justice, fils, crois-moi. Ne te leurre pas, toi aussi aurais été du côté des miséreux, à tracer ta vie comme on tire des bords, un coup à gauche, un coup à droite, voire à l'extrême à force de désillusions, pour, en fin de compte, toujours avancer de travers. Tu peux me remercier!

Il m'arrive, rarement, je te le concède, de me demander si tu aurais supporté tant de misère. Plus fréquemment, quand les paperasses auxquelles je ne comprends rien s'accumulent, ou lorsqu'une démarche nécessaire m'a contrainte à affronter le monde et que j'en rentre frustrée, je me laisse aller, épuisée, et me lamente sur le sort ayant fait de moi une femme isolée, sans enfant pour l'épauler et veiller sur ses vieux jours.

Mais, tu me connais maintenant, cet état ne dure pas. Je me ressaisis, sachant pertinemment que je n'aurais pas aimé ta femme, encore moins tes gosses, marmaille indomptable, effrontée constamment en quête d'affection.

Tu me vois, moi, tricoter des layettes roses ou bleues, préparer des petits-gâteaux de Noël en vue d'un repas familial réunissant une fois l'an des gens n'ayant en commun qu'un sang gâté? Je me nourris de saucisson et de gros rouge, mange à n'importe quelle heure et n'ai à discuter qu'avec moi-même, ce qui m'est déjà insupportable.

Tu vois, hormis ces furtifs moments de lassitude, je ne pense jamais à toi, sauf quand je suis en colère... Et je le suis tout le temps, m'a-t-on fait remarquer, ce qui me met hors de moi. Pourtant, je dois bien avouer que je ressens, plus dans mon esprit que dans mes chairs, ou l'inverse, je ne sais plus, quelque chose qui me ronge comme de l'acide, une ancienne douleur fulgurante devenue chronique et à laquelle je me suis habituée, à force de vivre avec les tripes alourdies du poids du vide qui les occupe.

Alors, je te hais d'avoir fait de ma vie ce long chemin solitaire et pénible, regrettant de t'avoir sacrifié sur l'autel de ma jeunesse dont je croyais naïvement qu'elle serait éternelle, sans savoir alors que ton absence serait plus usante à supporter que la contrainte de ta présence.

Ma mère, Dieu ait son âme, -si elle en avait une-, ma mère affirmait que j'étais égoïste, obnubilée par le besoin de séduire, le plaisir des fêtes, alcoolique à mes heures, ce qui me faisait tristement sourire, vu qu'elle suçait les bouteilles sans complexe elle-aussi. Elle disait que j'avais le feu aux fesses, m'attendait de pied ferme au petit matin lorsque je rentrais, titubante et hagarde, du sperme encore tiède coulant sur mes cuisses.

Si tu l'avais vue, fiston, campée sur ses épaisses guibolles velues, les bras boudinés croisés sous une poitrine qu'on devinait libre et énorme sous le tissu molletonné de sa robe de chambre rose, tu ne te serais pas cramponné à mon ventre, crois-moi. Tu aurais glissé comme les autres le long de ma jambe, pensant, comme moi, je ne veux pas de cette famille, je refuse de lui ressembler.

Elle comprit avant moi que j'étais enceinte. Il est vrai que je vomissais plus souvent que d'ordinaire, mais comme j'étais une adepte des cuites et de ses nauséabondes conséquences, je ne m'en étais pas formalisée.

Tout s'est alors enchaîné très vite : je n'avais pas dessoûlé que tu t'étais déjà évaporé dans les vapeurs d'alcool.

Comprends bien, fiston, que je n'étais pas en état d'imposer ma volonté, encore eut-il fallu que j'en eus, je te l'accorde. J'ai été happée par le tourbillon maternel , le branle-bas de combat dans lequel se démenait ma mère, qu'elle pourrisse en enfer! Elle qui peinait à extirper sa masse graisseuse du canapé fut prise d'une surprenante frénésie qui me donna l'impression que, pour une fois, elle s'occupait de moi et me protégeait. Je me rappelle m'être sentie durant quelques jours dans la quiétude et le bien-être que confère la sécurité de l'amour maternel. J'étais bien, et me laissais flotter sans résistance, engourdie par ce confort affectif.

C'était si bon, tu ne peux pas savoir, si rare... J'avais régressé à l'état de bébé. Comment voulais-tu que je te garde en moi, toi qui aurais pris cette place désespérément convoitée, enfin acquise?

Je sais, c'est immature, égoïste, tout ce que tu veux. Mais, je te rassure, je m'étais leurrée sur le degré d'intérêt que ma mère me portait. Aveuglée par tant d'inattendues attentions, je n'avais pas compris alors qu'elle était en premier lieu motivée par sa peur légendaire du qu'en-dira-t-on, elle qui avait consacré son existence à se défaire de son image stigmatisée de fille-mère, en jouant en société le rôle de la femme équilibrée et la maman épanouie.

Toi parti, brièvement pleuré dans le lit d'une salle commune, - c'était nerveux- , aussitôt oublié, tout redevint comme avant : une cohabitation exigeante de part et d'autre, puisant implicitement dans « l'incident » de quoi ressourcer les conflits sous forme de crises bruyantes ou d'épuisants silences.

J'ai repris ma vie de jeune fille insouciant, le ventre un temps douloureux me ramenant à ton fugace souvenir dont je n'imaginai pas alors qu'il se terrerait au plus profond de mon être tel un ver vorace accélérant la pourriture du fruit.

Je ne te dis pas cela pour me disculper, mais je n'avais pas conscience d'avoir, par toi, vécu le moment important, primordial , le seul capable d'orienter, sans promesse de retour, définitivement, une destinée. J'ignorais alors le pouvoir du remord, sa capacité à s'implanter, à germer, à croître, à pourrir de l'intérieur l'âme, la chair et le sang , multiples métastases modifiant à peine le comportement apparent, sauf par davantage de rigidité, de dureté.

Ce soir, bizarrement, j'en veux moins à ma mère. Elle m'a eue à seize ans d'un garçon qu'elle aimait, qui l'abandonna, à cause de moi, me répétait-elle souvent, et dont j'avais les yeux qu'elle ne pouvait croiser sans revivre son abandon, et m'englober ainsi dans sa haine de mon géniteur, de tous les hommes d'après elle prompts à forniquer, encore plus lestes à s'enfuir. Elle disait que je tenais de « lui » par mon comportement frivole, que j'étais la fille de mon père, jamais la sienne.

Aujourd'hui que mon cœur s'attendrit, il m'arrive de penser qu'elle craignait plus que tout que je suive ses traces, que je vive aux bords d'une société dont elle n'avait de

cesse de regagner l'estime et les bonnes grâces. Tenter de la comprendre m'est moins confortable que de la détester. Après tout, j'ai été élevée dans la peur des autres, la haine de soi. Comment devenir aimable dans ces conditions?

Si tu étais de mon monde, mon fils, tu serais surpris du nombre de destins qui se répètent, les scènes dramatiques se rejouant, presque similaires, à chaque génération jusqu'à ce qu'un acteur, plus habité que les précédents, décide d'en modifier le rôle.

Une astrologue prétendit qu'il était en mon pouvoir de mettre un terme à ces répétitions puisque j'avais pris conscience, ma démarche auprès d'elle le prouvait, dit-elle, de ce qui se revivait à travers moi.

« Ce n'est pas parce que votre mère est morte d'un cirrhose que vous devez être alcoolique; ce n'est pas parce qu'elle craignait le monde que vous devez vivre en recluse; ce n'est pas parce qu'elle vous détestait que vous êtes détestable. Elle ne s'aimait pas: vous ne pouviez l'aimer contre son gré. »

Résultat : de retour chez moi, j'ai bu, comme d'habitude, plus que de raison. Ne me juge pas, fils, tu ne sais pas ce que c'est!

J'ai bu, je bois et je boirai jusqu'à la fin, tout simplement parce qu'il m'est impossible de faire autrement. C'est la seule stratégie me permettant de remplir ce vide abyssal qui m'attire, vertige intérieur, dès que je me penche sur mes profondes zones d'ombre. J'occupe la place de ma mère, grosse et inutile, acariâtre et misanthrope, et porte, en plus des miens, ses bagages. Je vis presque sa vie, à la seule différence que ma grand-mère ne lui a pas enlevé l'enfant à naître. Son enfant n'a pas sauvé ma mère d'elle-même. Je n'ai pu la sauver, n'ai servi à rien, ne suis rien. Sans amour, on reste inexorablement inutile. Qu'aurais-je eu à te donner?

Je n'ai pas tué ma mère mais l'amour que je lui vouais. Je t'ai tué, toi, mon fils, et je porte, depuis il me semble la nuit des temps, ton corps mort qui se décompose chaque jour davantage, empuantissant mon haleine, fléchissant mon dos, et qui a donné à mon ventre la densité d'une pierre tombale.

Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai toujours pensé que tu étais un garçon, peut-être parce seules les petites filles parvenaient à m'émouvoir, et qu'il m'était plus aisé ainsi d'accepter l'irréversibilité de mon acte.

Après toi, je n'ai plus jamais été enceinte, malgré de nombreuses occasions, des tentatives programmées, désirées avec le seul homme auquel j'ai offert autre chose que la chaleur de mon sexe, et qui se détourna de moi, lassé par la sécheresse de mon ventre, pour épouser une grosse fille niaise, farouche catholique de bonne famille qui lui donna six ou sept enfants.

Mon ventre est resté sec, je sais maintenant que tu n'y étais pour rien, mais je t'en ai sourdement voulu pendant toutes ces années de cette terre brûlée que tu as laissée après ton bref passage. Je pensais bêtement que tu t'étais vengé.

J'étais pourtant en excellente santé, rien au niveau des organes génitaux. « Tout est dans votre tête » me dit un médecin quand il était trop tard : mes cheveux étaient gris et mes organes descendus, jetés pêle-mêle dans une poubelle d'hôpital.

C'est drôle la vie, tu ne trouves pas? A croire qu'une décision, même la plus futile,

agit toujours à au moins deux niveaux : le plan concret où on se croit seul maître à bord, libre d'agir, de penser, alors qu'une part invisible, rigide, autoritaire de soi, tel un juge implacable, ne cesse en sourdine de répertorier chacun de nos actes pour nous en tenir rigueur jusqu'à la fin de nous-mêmes. De l'avoir compris si tard est à mourir de rire.

Demain, je rentre à l'hôpital. C'est le foie. L'astrologue avait presque raison lorsqu'elle m'avait dit « faites d'après votre foi. » Une fois de plus, j'ai mal interprété le sens des mots. Il sera donc fait selon mon foie. Voilà : la boucle est bouclée, le cycle achevé. C'est faux, tu as raison : en ne te gardant pas, j'ai mis fin à la répétition des événements. Nul ne me suit qui pourrait à son tour reproduire mes erreurs.

Je n'avais rien à te donner, mon fils, je ne sais que prendre. J'ai tout pris, même ta vie. Je pourrais te mentir, te dire que j'ai agi pour ton bien. Tu as raison de ne pas me croire : je n'ai jamais songé qu'à moi.

Pourtant, à la veille de quitter mon chez-moi étriqué et mes chats obèses, au seuil d'abandonner sans regret une existence insipide pour une mort que j'attends telle une délivrance, je me sens étrangement emplie de ta présence, non plus angoissante, effrayante, comme celle d'un spectre hantant mon âme coupable, mais telle une fluette et néanmoins chaude lumière cautérisant mes plaies. La colère s'est éloignée, cédant la place à une paix jusqu'alors inconnue.

Je ne te demande pas de me pardonner. Ce que j'ai fait, je le referai sans aucun doute dans les mêmes circonstances . C'est à mon âme que je dois demander pardon de ne pas l'avoir laissé s'exprimer à travers mon corps auquel je vouais, stupide idolâtre, un culte monomaniaque, et d'avoir, par mon aveuglement, empêché toute forme , toute possibilité de vie et d'amour, hors et en moi.

Si telle était ma nature, je te dirais que je t'aime, mais tu sais à quel point, plus que son langage, c'est le sentiment-même qui m'est étranger.

Alors, je te dis simplement à bientôt, à tout à l'heure, mon enfant inachevé, mon amour avorté...

Ta maman inaboutie

NICK